10 c. le Numéro. HORS LA CHARITE PAS DE SALUT 15 Juin 1872. -- N° 74

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. FINET,
Rue Cuvier, 69.

Les bénéfices du journal seront distribués aux nécessiteux par les soins de son Comité.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire
RUE CUVIER, 69, LYON.

Abonnements

Lyon et les départements,	un an	4 fr.
Italie, Belgique, Suisse,	—	5 fr.
Espagne, Hollande, Angleterre,	—	5 fr. 50 c.
Autriche et Allemagne,	—	6 fr. 50 c.
Russie,	—	7 fr. 50 c.

SOMMAIRE

Le journal le *Spiritisme à Lyon* se trouve en dépôt :

A Lyon

Cours Lafayette, 86.	Quai de Retz, 13.
Rue Hippolyte-Flandrin, 8	Gare de Perrache.
Rue de la Barre, 9.	Avenue de Saxe, 70.
Cours de Brosses, 15.	Grande-Rue-de-la-Croix-Rousse, 6.
Péristyle du Grand-Théâtre, rue Lafont et rue Puits-Gaillot.	Grande-Rue-de-Vaise, 42.
	Rue Tupin, 34.

A Saint-Étienne, chez M. Michel, libraire.

A Paris, chez M. Turquand, libraire, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

A Marseille, chez M. Bérard, libraire, rue de Noailles, 22.

A Rouen, chez M. Lanctin, libraire, 36, Grande-Rue.

DE L'ÉLYSÉE DES ANCIENS

Du Ciel des Chrétiens et de la Vie future

SELON LE SPIRITISME

—

Le mot *ciel* s'emploie généralement pour désigner l'immensité indéfinie qui surplombe la terre, ou plus logiquement la partie de l'espace qui est au-dessus de notre horizon ; il vient du latin *cœlum*, formé du mot grec *coilos*, qui veut dire creux, concave, parce que le firmament ou *ciel* forme une concavité.

A cette signification du mot ciel on en ajoute vulgairement une autre : *séjour des bienheureux*. Les Anciens appelaient ce dernier lieu : *Empirée* ou *Elisée*. C'est là que les hommes justes, bons et vertueux allaient, après leur mort, chercher la paix, le bonheur et les joies pures que leur avait mérités une vie pleine de vertus et de bienfaits.

L'endroit où est situé cet admirable séjour n'est pas encore déterminé. Toutes les théories sont contradictoires et les théologiens, eux-mêmes, ne sont pas d'accord sur cette intéressante question. Cependant la théologie chrétienne admet trois cieux : le premier est celui de la région de l'air et des nuages ; le second est l'espace où se meuvent les astres ; le troisième au-dessus de la région des astres, est la demeure du Très-Haut, le séjour des élus qui contemplent Dieu face à face, dans une éternelle adoration. C'est là, du moins, l'avis de la majorité des Pères de l'Eglise.

Ainsi donc, selon l'Eglise, Dieu a établi sa résidence au-dessus des astres et de la terre ; toute sa puissance se concentre sur celle-ci qui l'absorbe. Cette misérable terre, hideux réceptacle de toutes les misères et de toutes les infirmités possibles et imaginables, résume la souveraine puissance du créateur ; elle est l'objet unique de son immense sollicitude. En la peuplant d'êtres imparfaits et incapables, il a fait tout ce qu'il a pu ; sa sagesse n'a pu aller au-delà, et sa justice lui a fait éditer un code qui récompense d'une béatitude éternelle les rares élus qui ont pu traverser sans faillir les rudes épreuves, surmonter les nombreuses faiblesses et vaincre tous les obstacles accumulés sur la route de l'existence de chaque homme. Les autres, les plus nombreux, c'est-à-dire les faibles, la plupart ignorants, seront condamnés à des supplices éternels parce qu'ils auront, pendant un moment de leur courte existence, manqué de courage et failli à une des lois du code divin. Et cela, parce que Dieu les a faits imparfaits, sans force ni courage, et parce qu'il leur a donné en partage l'ignorance au lieu du savoir.

Les rares élus qui ont le bonheur de finir leur vie dans la grâce et d'arriver purs devant Dieu, reçoivent pour récompense la faveur de contempler éternellement la majesté divine ; ils quittent la terre sans regrets ; ils ont hâte de goûter à la félicité promise, et, une fois leur but atteint, ils jouissent avec délice des joies du paradis sans se soucier autrement des parents, amis et frères qu'ils ont laissés dans la peine et la souffrance sur la terre.

Tel est le tableau qu'on nous a fait des joies célestes : Dieu, objet d'une adoration éternelle, les anges hiérarchiques, les saints, puis les élus adorateurs placés autour du trône divin selon leur degré de pureté et de vertu.

Des admirables vertus d'amour, de charité et de fraternité, il n'en est pas question ; l'intérêt personnel, le froid égoïsme seul y règne.

A tout prendre, je préfère l'Elisée des Anciens. Tout y est relatif et la récompense est subordonnée à la somme de bien que l'homme a commis sur la terre.

Pour les méritants, comme pour les coupables, les les juges du Tartare se montrent impartiaux. Le même sentiment les anime, la justice. Chez eux il n'y a qu'un poids et qu'une mesure pour punir et récompenser ; leur sentence est basée sur la quantité et la gravité des actes commis, et surtout sur l'intention qui a présidé à l'accomplissement de ces actes : la responsabilité est en raison du degré d'intelligence de chacun. Ainsi, il est évident que, si deux hommes, l'un instruit et intelligent, l'autre grossier et ignorant, commettent la même faute, le plus coupable est celui qui, mesurant l'étendue du mal qu'il fait, en connaissant toutes les conséquences, ne se laisse arrêter par aucune considération et, étouffant la voix de sa conscience, obéit à la matière et aux mauvais sentiments.

L'Elisée des païens a ceci de commun avec le ciel des chrétiens, c'est que, dans l'un comme dans l'autre, les récompenses comme les peines sont éternelles ; une existence sur la terre décide du sort de l'âme pour l'éternité, et bien souvent il arrive que le sort de l'âme dépend du milieu où l'homme, sans qu'on le consulte, a été jeté sur la terre ; car, tel qui, obligé de vivre au milieu du vice, devient criminel, qui serait resté honnête dans une société d'hommes vertueux et bien pensants.

Le Spiritisme fait la justice divine plus large et plus grande. Il admet la responsabilité personnelle, parce que l'homme possède le libre arbitre et le sens du bien et du mal ; mais il possède ce sens à un degré plus ou moins développé, voilà pourquoi il admet la responsabilité relative.

La croyance en la contemplation éternelle de la Majesté divine comme récompense accordée aux élus, est, à mon avis, mal fondée. Et d'abord, comment admettre que la Majesté divine puisse être un délassement et une jouissance éternelle pour des âmes ou esprits d'autant plus ambitieux qu'ils perçoivent avec plus de facilité et de subtilité les sensations qui échappent complètement à l'homme de la terre dans sa grossière enveloppe charnelle ! Comment supposer que ce spectacle, si grand, si imposant soit-il, puisse satisfaire éternellement des esprits, quand, nous le savons pertinemment et le voyons journellement, un homme sur la terre ne peut, sans se fatiguer le corps et l'esprit, contempler longtemps les merveilles terrestres, et se croirait très-malheureux s'il était condamné à admirer toute sa vie un spectacle quelconque, si grandiose fût-il !

Ensuite, il n'est pas admissible que le but de la création ait été, pour Dieu, de se faire louanger, chanter et admirer par les rares élus qui auront obtenu la faveur du paradis. Dieu ressemblerait trop à ce puissant monarque de la terre, dont toute l'ambition consiste à s'entourer de flatteurs qui ne cessent pas de chanter ses louanges et de vanter ses vertus ; sur eux il répand toutes ses faveurs et toute espèce de privilèges, et cependant eux n'ont que le mérite d'avoir su se mettre en évidence et de s'être fait remarquer du maître ; bien souvent il arrive qu'ils n'ont rien fait et que le hasard seul a servi leur fortune.

Et puis, cette théorie de l'adoration éternelle ne laisse-t-elle pas supposer un sentiment d'orgueil chez la Divinité, faiblesse indigne de Dieu et incompatible avec la perfection souveraine ?

La philosophie spirite qui comprend autrement Dieu, ne saurait admettre cette justice. De même qu'elle repousse l'idée des souffrances éternelles comme conséquences d'une vie mal employée, elle rejette la théorie des récompenses futures de la mystique chrétienne. Pour elle, l'esprit va sans cesse progressant, expiant et réparant dans la vie présente les fautes et les erreurs d'existences antérieures. Sa perfection est et sera toujours relative par rapport à celle de Dieu, qui est indéfinie et indé-

finissable. Sa récompense consiste dans la satisfaction du bien accompli, dans la noble ambition d'acquérir de nouvelles vertus pour satisfaire son désir de faire le bien, et dans le besoin incessant de développer son intelligence, afin de pouvoir plonger plus avant dans le mystère de l'infini, apprécier et admirer les immenses merveilles de la création universelle.

Son activité est incessante et la nature de son être tout fluidique, lui permet de se livrer sans trève ni repos aux généreuses occupations que lui fait entreprendre son amour du bien, et qui consistent à venir consoler ceux qui souffrent, jeter une lueur d'espoir dans l'âme des désespérés, prêcher la morale aux égarés, instruire les ignorants, et enfin nous initier aux mystères de la vie d'outre-tombe.

Dieu, être souverainement parfait, ne demeure pas inactif; il a l'univers pour laboratoire et son intelligence sans bornes invente toujours de novelles merveilles pour le bonheur de ses créatures, dont la reconnaissance se traduit par un immense concert de louanges à l'adresse du créateur.

Et maintenant, que l'on compare l'Elisée des Anciens, le Ciel des Chrétiens et la Vie future selon le Spiritisme, et que l'on juge.

LE VER RONGEUR

COMMUNICATION OBTENUE DANS UN GROUPE SPIRITE DE LYON

Il y a quelque temps, nous rencontrâmes un convoi qui se dirigeait vers le cimetière; un drap blanc couvrait le cercueil, une couronne de roses blanches posée sur la bière, quelques jeunes filles voilées, tenant des rubans blancs et suivant ce convoi nous disaient assez quelle était la douce endormie que l'on conduisait ainsi au champ du repos.

Derrière le cercueil marchait un vieillard courbé plus encore par la douleur que par l'âge, et le regard qu'il jetait au ciel nous semblait une protestation muette contre le malheur qui le frappait!

La mort a toujours un appareil qui impressionne; on s'incline involontairement devant un convoi qui passe; mais quand tout révèle que celui qui retourne vers Dieu est un jeune homme ou une jeune fille, on se sent pris d'une profonde tristesse, et malgré soi, on regrette celui qui vient de quitter la terre!

Le regard désolé du pauvre vieillard nous avait surtout profondément ému; aussi nous demandâmes à un de nos guides ce qui avait occasionné le brusque départ de cette enfant qui paraissait être si regrettée.

— C'est encore une victime du ver rongeur, nous répondit-il, son histoire est bien simple.

Elle aimait un jeune homme qui voulait l'épouser; son père refusa cette alliance, parce que les fortunes n'étaient pas égales; la jeune fille avait une dot, le jeune homme n'avait que son travail.

Au lieu d'espérer en Dieu et de s'en remettre à sa justice divine, l'enfant courba la tête et se désespéra; elle était fière et ne voulut pas se plaindre. Comme elle continuait à sourire, comme elle paraissait résignée, le père crut qu'elle avait oublié son amour et ne s'en occupa plus; mais l'enfant se souvenait, elle devint pâle et languissante, jamais une plainte ne sortit de son cœur; à chaque interrogation, elle répondait: « Ce n'est rien ». Puis elle s'affaiblit de plus en plus, et malgré tous les soins qui lui furent prodigués, elle rendit le dernier soupir sans vouloir confier le secret de sa douleur à qui que ce soit.

Quand elle comprit que sa dernière heure était sonnée, quand elle vit autour de son lit sa famille éplorée, elle dit à son père ce seul mot:

— Pardonne-moi, mon père, tu n'as pas voulu de lui.

Le ver rongeur qui avait brisé sa vie, qui s'était introduit dans le cœur de cette enfant comme l'insecte parasite qui naît dans le cœur de la fleur et la dévore avant qu'elle soit éclose, c'était l'orgueil. L'enfant n'avait pas voulu parler à son père du désespoir où l'avait jetée son refus; elle avait douté de Dieu et elle rentrait dans l'espace le front courbé par la pensée de sa faiblesse et l'âme attristée parce qu'elle sentait bien qu'elle laissait après elle de profonds remords!

Ce ver rongeur qui l'avait flétrie avant l'heure allait s'emparer du cœur de ce pauvre père qui se disait: Si j'avais su... Pourquoi n'a-t-elle pas parlé; et dans ce regard désolé qu'il jetait sur le corps de son enfant, vous auriez pu lire tout ce que je vous raconte, car à son tour, il était frappé mortellement!

Presque toutes les créatures terrestres ont en elles une pensée intime qui les absorbe, qui les attriste; c'est le ver rongeur de leur vie. Chez les unes, l'ambition s'empare de leurs pensées, elles veulent arriver au premier rang; il faut briller à tout prix, quand on devrait, pour céla, renverser les autres créatures pour se faire un piédestal de leur défaite. Chez les autres, l'envie règne en maîtresse absolue; elles ne sauraient supporter la vue du bonheur d'autrui; tout ce qui les entoure leur semble préférable à ce qu'elles possèdent, et de même que le ver rongeur qui s'est introduit dans la fleur la décolore et la flétrit, de même l'envie engendre la médisance et souvent la calomnie. On s'attache à ce qui semble supérieur à soi, et l'on veut, comme le ver, dévorer le cœur de ceux dont on envie la position.

Cependant, Dieu a créé les hommes pour qu'ils vivent fraternellement, pour qu'ils aient leur part égale de soleil et de bonheur, pour qu'ils reviennent tous ensemble, lorsque leur journée est achevée, en se tenant par la main. Les créatures terrestres sont les fleurs de l'univers, elles ont pour mission d'embellir le globe où Dieu les a placées; elles doivent s'efforcer de répandre le parfum de leur âme autour d'elles.

Si Dieu leur a donné la faculté de recommencer leurs existences, jusqu'à ce qu'elles aient acquis la perfection, c'est afin que l'harmonie de leur cœur concourt à l'harmonie universelle!

Ce but que Dieu leur a montré ne peut être atteint qu'en y travaillant simultanément. Il faut donc, pour y arriver, mettre de côté tout esprit de haine, de jalousie, de prépondérance surtout; il faut détruire à tout jamais ce ver rongeur qui s'empare des cœurs et qui se communique ou par le remords ou par le regret. Il faut enfin accepter la position que Dieu vous a faite et travailler courageusement. Que la faucille soit d'or ou de fer, qu'importe, car c'est avec la fraternité qu'on guérit les blessures qu'a faites le ver rongeur!

LE PRÊTRE SPIRITE

Un de nos fervents adeptes étant allé voir un de ses oncles, curé de village, le trouva occupé à lire le *Livre des Esprits*. Nous transcrivons textuellement le récit qu'il nous a donné de sa conversation.

— Eh quoi! mon oncle, vous lisez ce livre, et vous n'avez pas peur d'être damné? C'est sans doute pour le refutar dans vos sermons?

— Au contraire, cette doctrine me tranquillise sur l'avenir, car je comprends aujourd'hui bien des mystères que je n'avais pu comprendre, même dans l'Evangile. Et toi, est-ce que tu connais cela?

— Comment donc, si je le connais! Je suis Spirite de cœur et d'âme, et de plus quelque peu médium.

— Alors, mon cher neveu, touche là! Nous n'avions jamais pu nous entendre sur la religion, maintenant nous nous comprendrons. Pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé?

— Je craignais de vous scandaliser.

— Tu me scandalisais bien davantage autrefois par ton incrédulité.

— Si j'étais incrédule, c'est vous qui en étiez cause.

— Comment cela?

— N'est-ce pas vous qui m'avez élevé? Et qu'est-ce que vous m'avez appris en fait de religion? Vous m'avez toujours voulu expliquer ce que vous ne compreniez pas vous-même; puis, quand je vous questionnais et que vous ne saviez que répondre, vous me disiez: « Tais-toi, malheureux! il faut croire et ne pas chercher à comprendre. Tu ne seras jamais qu'un athée. » Maintenant c'est peut-être moi qui pourrait vous en remontrer. Aussi, c'est moi qui me charge d'instruire mon fils; il a dix ans, et je vous assure qu'il est plus croyant que je ne l'étais à son âge, entre vos mains, et je ne crains pas qu'il perde jamais sa foi, parce qu'il comprend tout aussi bien que moi. Si vous voyiez comme il prie avec ferveur, comme il est docile, laborieux, attentif à tous ses devoirs, vous en seriez édifié. Mais, dites-moi, mon oncle, est-ce que vous prêchez le Spiritisme à vos paroissiens?

— Ce n'est pas la bonne envie qui m'en empêche, mais tu comprends que cela ne se peut pas.

— Est-ce que vous leur parlez de la fournaise du diable, comme de mon temps? Je puis vous dire cela maintenant sans vous offenser; mais vraiment, cela nous faisait bien rire; parmi vos auditeurs, je vous certifie qu'il n'y avait pas seulement trois ou quatre bonnes femmes qui croyaient à ce que vous disiez; les jeunes filles, qui sont d'ordinaire assez craintives, allaient « jouer au diable » en sortant du sermon. Si cette crainte a si peu d'empire sur des gens de campagne, naturellement superstitieux, jugez de ce que cela doit être chez ceux qui sont éclairés. Ah! mon cher oncle, il est grand temps de changer de batterie, car le diable a fini son temps.

— Je le sais bien, et le pis de tout cela, c'est que la plupart ne croient pas plus à Dieu qu'au diable, c'est pourquoi ils sont plus souvent au cabaret qu'à l'église. Je suis, je t'assure, quelquefois bien embarrassé pour concilier mon devoir et ma conscience; je tâche de prendre un moyen terme: Je parle plus souvent de morale, des devoirs envers la famille et la société, en m'appuyant sur l'Evangile, et je crois que je suis mieux compris et mieux écouté.

— Quel résultat pensez-vous que l'on obtiendrait si on leur prêchait la religion au point de vue du Spiritisme?

— Tu m'as fait ta confession, je vais te faire la mienne et te parler à cœur ouvert. J'ai la conviction qu'avant dix ans il n'y aurait pas un seul incrédule dans la paroisse, et que tous seraient d'honnêtes gens; ce qui leur manque, c'est la foi; chez eux il n'y en a plus, et leur scepticisme, n'ayant pas pour contre-poids le respect humain que donne l'éducation, a quelque chose de bestial. Je leur parle de morale, mais la morale sans la foi n'a point de base, et le Spiritisme leur donnerait cette foi; car ces gens-là; malgré leur manque d'instruction, ont beaucoup de bon sens; ils raisonnent plus qu'on ne croit, mais ils sont extrêmement défiants, et cette défiance fait qu'ils veulent comprendre avant de croire; or, il n'y a pour cela rien de mieux que le Spiritisme.

— La conséquence de ce que vous dites, mon oncle,

est que, si ce résultat est possible dans une paroisse, il l'est également dans les autres; si donc tous les curés prêchaient en s'appuyant sur le Spiritisme, la société serait transformée en peu d'années.

— C'est mon opinion.

— Pensez-vous que cela arrive un jour?

- J'en ai l'espoir.

— Et moi, j'ai la certitude qu'avant la fin de ce siècle on verra ce changement. Dites-moi, mon oncle, êtes-vous médium?

— Chut! (*tout bas*) Oui!

— Et que vous disent les Esprits?

— Ils me disent que..... » (Ici le bon curé parla si bas, que son neveu ne put entendre)

UNE DÉPÊCHE DE ROME

On mande de Rome, en date du 25 mai :

« Le pape a reçu une députation d'artistes catholiques auxquels il a adressé un discours dans lequel il déplore que les enfants soient pervertis dans des écoles impies.

« Commentant ces paroles de l'Écriture : « *Je répandrai mon esprit sur les hommes et alors les* « *enfants prophétiseront et feront des miracles,* » le pape a dit que c'était un miracle de voir les jeunes Romains résister aux piéges des ennemis de la la foi et demeurer fidèles à la religion; leur exemple, a-t-il ajouté, nous prophétise que les temps actuels finiront. »

A la lecture de l'étrange commentaire dont la pape fait suivre le texte des Écritures contenu dans la dépêche qui précède et qui dit : « *Je répandrai mon esprit sur les hommes et alors les enfants prophétiseront et feront des miracles,* » nous témoignions le désir de connaître l'opinion des Esprits sur cette question, lorsqu'un de nos médiums a spontanément reçu la communication suivante :

Le pape croit que la religion catholique peut, elle seule, commenter les paroles du Christ. Il serait regrettable si tout le monde le croyait ainsi. Pourquoi seul le catholicisme dans le vrai? Pourquoi seul le protestantisme dans le vrai? Pourquoi seule la religion juive dans le vrai? Pourquoi seul le Spiritisme dans le vrai? Pourquoi seul, etc., etc., etc., dans le vrai?

Réfléchissons : Dieu créa-t-il un homme inférieur ou supérieur à l'autre? Pourquoi cette vieille idée? L'homme sur terre apporte son contingent d'idées et de force pour former le tout, et la force nécessaire selon que sa position sociale le lui permet. Le pape apporte, lui, naturellement par cette position exceptionnelle, un concours fort, proportionné au nombre d'adeptes qui ont sur lui les yeux fixés, et qui les ferment souvent, faisant abnégation de leurs facultés d'y voir, pour ne se servir que des yeux de celui qu'ils appellent le seul et unique représentant de Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais cette position, en faussant souvent l'idée première de ce qui peut avoir été dit, ne donne-t-elle pas une responsabilité plus grande? Car, ayant tous les moyens possibles et d'instruction et de méditation, ne serait-elle pas un acte plutôt rebelle à l'idée nouvelle qu'une vérité énoncée? Ceci comme réflexion, et n'y ajoutant pas la moindre critique.

Le pape a ses idées, mais le Spiritisme a les siennes. Chercher à s'éclairer mutuellement devrait être notre but commun, et il me semble que, sans parti pris, les yeux ouverts, cherchant à voir par les yeux et non par la foi seulement, cet article : « Vos enfants etc., prophétiseront » ne répond-il pas à la doctrine qui enseigne que tout le monde possède à un degré plus ou moins grand la faculté de la médiumnité? Or, comme prophétiser, ce ne sont certainement pas les Esprits d'outre-tombe qui viennent vous révéler l'avenir, mais ils peuvent et sont venus souvent annoncer que la terre entrait dans une nouvelle phase, que l'heure de la nouvelle ère était arrivée et que les hommes arriveraient avec des idées nouvelles plus avancées, afin de faire faire un pas de géant au progrès.

Il est regrettable que les hommes, dans quelle religion ou courant d'idées qu'ils se trouvent, ne veuillent pas et se refusent presque toujours à rechercher des vérités souvent inconnues et réfutées par eux, quand ils pourraient en retirer de véritables preuves; mais la nature de l'homme est ainsi faite; des idées les plus absurdes, quand il les possède, il en fait des vérités qu'il affirme croire.

Votre Esprit protecteur.

NOTRE DESTINÉE
SELON LE SPIRITISME

D'où venons-nous et où allons-nous? Quel sera notre avenir, et quel a été notre passé? — Ce sont là des questions bien graves que de longs siècles ont laissés sans réponse; les philosophes et les savants du passé ont été impuissants à les résoudre; les générations succèdent aux générations et tournent autour d'elles sans pouvoir les pénétrer. Quelques-uns, cependant, parmis les grands penseurs du monde ancien avaient peut-être réussit à soulever un coin du voile derrière lequel est la vérité; ils parlèrent et voulurent la révéler, mais les hommes autour d'eux étaient aveugles, ils ne purent comprendre la lueur rapide qu'ils ne voyaient pas, et le secret qu'elle avait dévoilé un instant redevint plus impénétrable que jamais.

Une ombre profonde enveloppait l'humanité lorsque le Christ parmi elle fit entendre sa voix; plus puissante que celle de ses prédécesseurs, un moment elle fut écoutée, elle fit une brillante lumière alors en montrant les destinées; le grand messager en comprenait bien et enseigna les immenses et glorieuses réalités à des peuples ignorants et à quelques hommes de bonne volonté; puis il les proclama et voulut les consacrer sur la croix : révélations sublimes et lumineuses, elles firent des hommes grands et éclairés, et on put croire que le jour nouveau allait enfin chasser la nuit séculaire qui aveuglait l'humanité; mais, hélas! ce ne fut encore qu'un éclair, et il y a dix-huit siècles qu'il a brillé; son reflet révélateur, dépôt sacré entre les mains infidèles de ceux à qui il avait été confié, fut peu à peu dénaturé. Durant de longs siècles il avait disparu et les peuples, qui, hier encore, n'avaient pu le retrouver, vont le voir enfin bientôt se révéler de nouveau.

Ce sont des voix mystérieuses qui les premières ont reparlé, et elles sont l'écho de cette autre voix qui se fit entendre la dernière fois sur une croix. Ce sont elles qui nous montrent enfin, consolante et heureuse, cette destinée jusqu'à présent si sombre et si impénétrable à nos yeux; elles nous apprennent que venant de la souffrance et de la faute, aujourd'hui dans l'expiation, nous serons demain dans la récompense et la joie; elles nous montrent un Dieu dont la clémence infinie tire sans cesse du néant des êtres innombrables pour les conduire jusqu'à lui; elles nous enseignent que ce Dieu aussi grand dans sa justice que dans sa puissance veut, avant de nous donner les conquêtes de l'avenir, nous les laisser mériter; il veut que par la pensée et par l'action nous nous fassions dignes de leur possession.

Ces voix, si consolantes et si douces pour nous révéler les généreuses et intelligentes lois du maître suprême, se font éloquentes et sonores pour nous dépeindre la gloire et la majesté, les perfections sublimes et sa force qui remplit l'immensité. En élevant notre pensée elle lui fait de nouveaux et grandioses horizons, elles lui montrent l'espace jusque dans ses profondeurs infinies s'agitant sous le regard divin dans une activité sans cesse renaissante; des sphères sans nombre parcourant obéissantes à ses lois, leurs routes harmonieuses; et sur ces monde lointains des peuples de frères qui, comme notre humanité, ont eu leurs jours d'épreuves et de souffrances, et, après avoir vécu dans l'ombre, ont atteint avant elle la lumière. Ce sont nos amis en intelligence et en perfection; pour eux le mal et son expiation sont dans un passé que le *pardon suprême* a fait sans retour; ils marchent désormais confiants et sans fatigue sur cette route qui les conduit aux vertus les plus glorieuses; et cette voie de plus en plus brillante s'étend pendant l'éternité du temps dans l'infini de l'espace, c'est Dieu qui l'a tracée pour la faire parcourir à tous ceux qu'il a créés, c'est celle de notre avenir et c'est là cette destinée que des voix mystérieuses viennent nous révéler.

Qu'importe le passé! n'essayons pas de le sonder; le présent ne nous en démontre-t-il pas assez la triste réalité? nous souffrons, la souffrance c'est la punition, et la punition d'aujourd'hui c'était la faute d'hier. Pourquoi chercherions-nous à découvrir ce que Dieu veut nous faire effacer en nous enseignont par la voix des esprits la résignation et la charité dans le présent, et l'espoir dans l'avenir.

(*Communication spirite.*) (*méd.* E. F.)

QUELQUES FAITS SPIRITES

Nous donnons sous ce titre la relation de quelques faits dont les uns nous sont personnels, et dont les autres nous ont été racontés par des personnes dignes de foi. — Nous profitons de cette occasion pour protester au nom de la science, contre le mot impossible, si souvent prononcé par des savants fort respectables du reste, mais dont le tort consiste à ne pas s'être donné la peine d'examiner sérieusement les questions posées, en restreignant ainsi le domaine infini de Dieu.

Le magnétisme, connu dès la plus haute antiquité, nié et poursuivi comme crime aux siècles derniers, aujourd'hui admis par tous, n'a pas encore dit son dernier mot, et l'expérience de chaque jour nous amène à constater quelque propriété nouvelle de ce fluide insaisissable, véritable Protée aux mille formes, évidemment répandu dans l'espace et mis en mouvement par la force vitale, comme la lumière vibre sous l'influence des astres.

∴

Il y a quelques années, alors que nous commencions à étudier sérieusement la doctrine spirite, et que l'obtention de quelques résultats remarquables était venue encourager nos premiers pas, l'un de nos amis à qui nous en parlions se mit à déplorer cette déviation de notre intelligence qu'il qualifiait de commencement de folie.

La conversation en resta là sur ce sujet, et nous causâmes des nouvelles du jour, parmi lesquelles se trouvait je ne me rappelle plus quel fait qui tenait du merveilleux. Lui, ne se rappelant plus ce qui s'était

passé entre nous une demi-heure avant, me raconta le fait suivant. Je lui laisse la parole :

« J'avais un fils naturel auquel je tenais beaucoup, et que je faisais élever avec le plus grand soin. Depuis plus de six mois, les événements m'avaient séparé de lui, mais j'en recevais des nouvelles très-régulièrement. Un jour, il était minuit, je venais d'éteindre ma lumière, tout à coup une vague lueur se répandit dans ma chambre, la porte s'ouvrit, et un enfant vêtu en saint Jean, et que je reconnus de suite pour le mien, entra dans la pièce, me fit un signe amical en passant devant mon lit et disparut dans la muraille du fond, puis tout s'éteignit, et cette nuit, je ne dormis pas. Trois jours après, j'apprenais, par une lettre, la mort de cet enfant à l'heure même où le phénomène s'était passé. »

Voilà donc qu'après avoir énergiquement nié le Spiritisme, lui aussi me raconte un fait merveilleux, en affirmant qu'il ne peut avoir été dupe d'une hallucination.

∴

Il y a quelques années, un officier rentrant de congé, descendit de voiture à un kilomètre de la ville où il tenait garnison pour continuer sa route à pied. Quelques minutes avant d'arriver aux portes, il rencontre son ordonnance qui semble venir au devant de lui et le salue. Il s'avance pour lui parler, mais tout avait disparu; troublé par cette vision, il se rend chez lui, et la première nouvelle qu'on lui apprend est que son ordonnance, pris subitement d'un fort accès de fièvre, a dû entrer à l'hôpital ; il y court, et ne trouve qu'un cadavre! La mort datait de moins d'un quart d'heure.

∴

Il y a quelques années, nous reçumes une lettre d'un de nos bons amis depuis longtemps spirite; il nous priait de demander aux bons Esprits un moyen de guérir le docteur D.., médecin des plus honorables, qui depuis de longues années prodiguait ses soins aux malheureux. Il était en proie à des douleurs intolérables, et personne ne pouvait en préciser le siége et la cause. Nous n'obtînmes d'autre communication que ces mots : *Plexus cardiaque digitaline*....., et notre intéressant malade fut guéri.

∴

Un médium de cette ville que nous avons vu et en qui nous avons toute confiance, nous raconta le fait suivant qui lui est personnel. Nous lui laissons la parole :

«J'avais pour voisin un homme atteint d'un catarrhe pulmonaire, et qui, pour ce motif, ne pouvait se livrer à aucun travail. Cette oisiveté forcée lui laissait la libre disposition de son temps, nous avions ensemble de fréquentes conversations, et j'en étais arrivé à ne jamais passer devant sa porte sans échanger quelques paroles.

« Un soir, à six heures, je m'entends appeler par lui; j'entre et je le trouve à table avec sa femme. Il mangeait un bifteck et buvait du vin généreux ainsi que l'avait prescrit son médecin : sa femme, très-bien portante, mangeait des pommes de terre.

« Elle me faisait remarquer en souriant, que son mari était bien malade, puisqu'il en était réduit à bien boire et bien manger. Lui, continuant cette plaisanterie, fit remarquer à sa femme qu'il voulait continuer ce bon régime pour mourir après elle, et moi, tout en le plaignant pour la forme, j'acceptai de boire à sa santé, puis je rentrai chez moi. Une demi-heure environ après, je fus pris de l'envie d'écrire. Je pris la plume et j'écrivis ce qui suit :

« Mon ami, fais une prière pour Madame B..., elle va mourir ce soir... » Moi qui venais de la quitter en parfaite santé, je me crus le jouet d'une obsession, je fermai mon cahier et fus me coucher.

« Au bout d'une demi-heure, je fus réveillé en sursaut par le mari de Madame B..., qui me dit d'accourir, que sa femme était en proie à une crise nerveuse épouvantable. Je la trouvai étendue par terre, avec des convulsions effrayantes.

« Le médecin mandé aussitôt accourt; nous avons mille peines à la coucher et à la maintenir sur son lit, lorsqu'enfin les phénomènes s'amendent, et la malade peut parler et fournir au médecin toutes les explications nécessaires avec autant de lucidité que si elle n'avait point eu de mal; seulement moi qui examinai ses yeux, j'y remarquai quelque chose d'égaré qui ne me paraissait pas naturel. En effet, comme le médecin poursuivait son examen, et lui tâtait le pouls, elle fut reprise d'une crise plus forte que la première, saisit à deux mains le bras du docteur et l'étreignant de toutes ses forces, lui criait d'une voix forte : « Tu veux m'abandonner, me laisser mourir seule. Non, non! tu ne t'en iras pas! » Nous accourrons pour aider le médecin à se délivrer, mais nous ne pûmes y parvenir; elle ne lâcha prise qu'après avoir rendu le dernier soupir. Le pauvre mari voyant que tout est fini, s'approche du lit de sa femme comme pour bien constater sa mort et s'écrie : « Va, pauvre femme, je ne te survivrai pas plus d'un an. » Un an après, jour pour jour, nous assistions à son enterrement. »

POÉSIE

Oh! que le soir est beau! le ciel est sans nuage,
Je vois finir le jour, l'ombre couvre la plage;
Le silence des nuits règne dans les vallons,
L'insecte va bruiser dans nos champs nos moissons.

Le chantre de nos bois, la douce philomèle,
Sur un rameau flexible, accourt à tire d'aile;
Ses chants mélodieux remplissent nos côteaux
Et le ruisseau qui fuit, fait murmurer ses eaux.

La nuit d'un voile sombre entoure la nature;
Le laboureur heureux entre dans sa masure
Pour partager son pain entre tous ses enfants;
Sa femme sert les fruits, ramassés dans ses champs.

Diane, dans la nuit a fourni sa carrière,
Elle cède la voie au Dieu de la lumière;
Déjà l'aurore brille et l'horizon en feux
Nous montre du soleil les rayons radieux.

Salut! astre divin, viens dorer nos campagnes,
Réchauffer nos sillons, animer nos montagnes;
Nos bergers dès l'aurore au Dieu de l'Univers
Demandait ton retour dans des humbles concerts.

Ils disaient à ce Dieu dans leur humble prière:
Pourrons-nous te comprendre ici sur notre terre?
Ta puissance est si grande et notre esprit borné
S'efforcerait en vain : Prends ce qu'on t'as donné.

Des profondeurs sans fin notre esprit s'inquiète,
N'est-ce pas la folie, au cerveau du poète,
Que de chercher en vain, laissons-là ces soleils,
Tous ces astres brillants, si grands, et sans pareils.

La science en boitant, par le progrès s'avance.
Si Dieu le lui permet et le temps qui la lance
Elle atteindra le jour, le but, si désirés;
Mais aujourd'hui hélas! soyons plus modérés.

Le Gérant, **FINET**.

Lyon. Association typographique — Regard, rue de la Barre, 12.